



ABBAS II, KHÉDIVE D'ÉGYPTÉ ET NUBAR PACHA, STRATÉGIES D'ÉCRITURE DE LEURS MÉMOIRES

RANIA ALY,

L'HARMATTAN, COLLECTION COMPRENDRE LE MOYEN-ORIENT, 272 PAGES - 28 €

Egyptienne francophone, Rania Aly enseigne à l'Université du Caire. Issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2013 à l'Université de Lyon II, son travail fait la lumière sur le legs littéraire laissé par deux figures centrales du XIX^e siècle égyptien : le khédivé Abbas II (1874-1944) et Nubar Pacha (1825-1899). En se penchant sur leurs mémoires respectifs, tous deux rédigés en français et publiés après leur mort, elle observe que les deux hommes partagent une volonté commune : justifier leur action et leur choix face à l'Histoire. C'est le cas d'Abbas II qui se défend dans ses mémoires en réfutant les accusations de son rival Cromer, le consul général britannique. L'ancien Khédivé et le Pacha arménien alternent dans leurs récits respectifs plusieurs stratégies d'écriture pour conforter leur crédibilité : dénégation, disqualification de l'adversaire, prudence dans le jugement de valeur, etc. Comme s'ils avaient dès le début entrepris de construire un monument posthume alliant esthétique littéraire et souci de la postérité.

Nubar Nubarian, est né en 1825 à Smyrne dans une famille de princes originaire du Zanguézour, ayant combattu aux côtés de David Bek. Enfant, son père et son oncle sont déjà au service des khédivés d'Égypte. Orphelin de père, le futur Pacha débarque en 1842 en Égypte, pays qui deviendra sa patrie d'adoption. D'abord traducteur au service du khédivé Mohamed Ali, il gravit rapidement les échelons et occupera les plus hautes fonctions en sa qualité de serviteur loyal des khédivés d'Égypte, de Mohamed Ali à Abbas II. Il occupera à trois reprises le poste de Premier ministre des vice-rois d'Égypte. Cet illustre homme d'Etat qui, tout au long de sa carrière n'aura jamais appris l'arabe, se distinguera par ses qualités de diplomate vis-à-vis des Français et des Britanniques. Farouche défenseur des intérêts égyptiens, il insiste dans ses mémoires sur les projets qu'il a le plus défendus : la réforme de la justice, la défense des droits du *fellah* (le paysan égyptien) mais aussi son refus du projet du canal de Suez et son opposition aux caprices des khédivés Saïd et Ismaïl, dont le comportement dépensier a progressivement conduit l'Égypte à la banqueroute. Il démissionne en 1895 pour mourir quatre ans plus tard à Paris, loin de sa chère Égypte. Son nom a été donné à une rue dans le centre-ville du Caire, ainsi qu'au canal Nubaria situé dans le gouvernorat de Béhéra. Les mémoires de Nubar Pacha publiés, après sa mort, intriguent comme ils fascinent. Ils sont le reflet de l'extraordinaire richesse d'un personnage parfaitement francophone et anglophone qui avait fortement impressionné les voyageurs et écrivains orientalistes de passage en Égypte. Outre leur analyse minutieuse, l'auteur s'intéresse au singulier rapport qu'entretient le jeune Nubar venu de Smyrne vis-à-vis de cette Égypte du XIX^e siècle ; il y relate sa découverte d'un " *Moyen Age oriental* ", compare les harems aux couvents, s'émerveille des sonorités du dialecte arabe d'Égypte, bref, se met dans la peau d'un Européen. Ses mémoires sont-ils volontairement empreints d'un orientalisme tout droit sorti d'un livre de Lamartine ? Nubar a-t-il délibérément choisi de s'adresser directement à un lectorat occidental ? Sa passion égyptienne est mise en perspective du contexte de la politique impérialiste britannique exercée sur les bords du Nil. Soucieux de l'avenir de l'Égypte, Nubar fut cependant soupçonné de complicité avec les Européens et accusé de manque de loyauté à l'égard du pays des pharaons. Un soupçon qui blessa au plus profond ce champion de l'indépendance nationale égyptienne, voué corps et âme à sa patrie d'adoption.

Tigrane Yégavian

